



## **PROLOGUE**

*Vu d'en haut, le cadavre paraissait insignifiant. Presque dérisoire. Si désarticulé qu'il ressemblait à un pantin grotesque.*

*Sur la terrasse du luxueux appartement d'où le défunt avait pris son envol, quelqu'un agrippa la balustrade et se pencha dans le vide. Un mauvais sourire aux lèvres, il détailla le gros insecte noir, inoffensif, recroquevillé dans sa collerette écarlate. Le sang se mêlait à la fine bruine qui ruisselait goutte à goutte entre les pavés inégaux.*

*Tuer est parfois si facile, se dit l'homme. L'effet de surprise, une violente poussée dans le dos, et la victime chute vers son destin funeste. Lors, le meurtrier n'a plus qu'à ne pas se trahir – et se réjouir de son succès.*

*Sous le ciel pluvieux, l'air humide et chaud de cette nuit d'été laissait dans la bouche comme un goût de paradis tropical. Pour mieux s'en imprégner, l'intrus ferma les yeux.*

*Les images du corps brisé flottèrent gaiement devant ses paupières closes. De violentes réminiscences naquirent et montèrent en lui, l'envahirent en longues bouffées étourdissantes, le suffoquèrent presque.*

*Il jubilait.*

*Bonheur. Délivrance. Ivresse langoureuse. Le célèbre psychiatre avait bel et bien rendu l'âme.*

*L'espace d'un instant, l'homme s'autorisa à imaginer ce qui allait changer pour lui. Une nouvelle existence commençait.*

*Ton agonie fut ma naissance – ma vie contre la  
tienne...*

*Il faillit se mettre à rire. A gorge déployée. Il  
tenait sa revanche. Il aurait voulu danser, crier de  
joie, hurler sa gratitude à la ville endormie. Mais il  
ne fallait pas. Ce n'était pas le moment. Déjà, en  
bas, sous le lampadaire tremblotant, un promeneur  
approchait.*

*L'individu se secoua : il allait devoir jouer serré.  
Se retournant, il franchit l'entrebâillement de la  
porte-fenêtre et balaya la pièce d'un regard  
appréciateur.*

*Tout était en ordre.*

*Tout était parfait.*

*Alors, sur la pointe des pieds, il quitta le théâtre  
du crime.*

*Dimanche 31 août*

**1**

« Virement de bord ! »

Marion abandonna sa rêverie avec un temps de retard. Empoignant le cordage qui flottait à ses côtés, elle l'enroula précipitamment autour d'une large poulie. Immaculée, d'une blancheur presque aveuglante dans la lumière de l'après-midi, la voile indocile battit quelques instants, zébrant l'azur d'un éclair fugitif. Elle faseya, virevolta, tergiversa encore, puis, enfin domptée, changea d'amure avec un claquement sec.

La jeune femme emprisonna le filin avant de se redresser en souriant, visiblement satisfaite. Elle passa la main dans ses cheveux châtons, rebelles, qui dansaient au gré de la brise légère ; décolorée par deux mois d'un été radieux, une mèche plus claire brilla joyeusement sous le soleil.

« Mission accomplie, capitaine ! » lança-t-elle au skipper d'un jour, la douceur de ses yeux vert amande soudain teintée d'espièglerie.

Marion Genty, vingt-huit ans, un mètre soixante-cinq de charme et d'énergie, vêtue pour l'occasion d'un bermuda beige et de la traditionnelle marinière à rayures bleues, se livrait avec bonheur à sa première sortie en mer en compagnie de son époux et de leur fille. Elle goûta longuement l'air du large, s'enivrant de son parfum d'algue et de sel, savourant l'amertume des embruns sur sa langue. Son sourire s'élargit encore.

Cette expédition s'inscrivait dans la liste des plaisirs et pèlerinages auxquels la jeune femme s'était promis de se livrer sur la presqu'île, immuable complice de ses années d'enfance.

Retourner, un soir de tempête, en haut des falaises hostiles battues par les vents ; explorer les sentiers qui sillonnent la lande ; errer, au petit matin, sur le sable doré de la plage infinie ; prendre le ferry pour

Belle-Île ou Hoëdic. Puis, peut-être, remonter au sommet du phare aux cent vingt marches, témoin silencieux de tant de cauchemars, qui, inlassablement, continue de pleurer ses marins disparus. Son gardien était-il toujours le même, ce rêveur bourru et secret en qui la jeune Marion s'était plu, à l'époque, à déceler une aura de mystère ?

Un frisson nostalgique la parcourut.

Elevée par sa bretonne de grand-mère depuis la nuit cruelle qui avait fait d'elle une orpheline, Marion avait, jadis, passé toutes les vacances scolaires dans sa maison de Quiberon. Le reste du temps, trop âgée pour s'occuper d'une fillette, puis d'une adolescente, aussi pleine de vie, Lenaïg Kermarrec confiait celle-ci à l'internat d'un lycée de Rennes, triste et sale, aux bâtiments sculptés dans un béton noirâtre.

Été après été, Noël après Noël, elle avait donc vu dans ses trop brefs séjours au pays des légendes

autant de morceaux de bonheur, de voyages inoubliables, d'escapades colorées et lumineuses.

A présent, elle était de retour.

A la fin de l'année précédente, après une longue et pénible maladie, son aïeule s'était finalement éteinte. Elle lui léguait son unique possession, Ti Bihan, la bien nommée. *Petite maison*. Modeste, mais charmante et confortable, chaleureuse et coquette. Quatre murs de pierre ocre et des volets bleus, un toit d'ardoises à double pente, un jardinet pimpant planté d'hortensias.

Les jours de beau temps sur la côte sauvage, elle reflétait le soleil avec la grâce d'un bijou discret dans son écrin de velours vert. Mais, quand les éléments se déchaînaient, trapue, courte sur pattes, robustement ancrée dans le sol de granit, elle n'avait pas son pareil pour protéger les deux occupantes des bourrasques furieuses qui giflaient ses persiennes.

Marion s'était farouchement opposée à l'idée de vendre Ti Bihan. Malgré les insistances de son mari



qui avançait l'argument de leurs maigres revenus, elle ne pouvait se séparer de cet héritage, réceptacle de ses souvenirs, dernier pied-à-terre sur sa bien-aimée presqu'île.

Puis, l'idée avait germé.

Et fait son chemin.

Vivre à Quiberon les affranchirait du loyer de l'appartement qu'ils occupaient dans la capitale et qui grevait lourdement leur budget. Exceptionnel, le cadre inspirerait Marion, écrivain de livres pour enfants, et inciterait peut-être son époux à consacrer plus de temps à sa vie de famille. Quant à leur fille de cinq ans, Léa, elle était asthmatique et ne demandait certainement pas mieux que d'abandonner la métropole pour l'air pur et iodé de la presqu'île.

*« Pourquoi ne pas déménager ? Nous pourrions nous installer là-bas.*

*— Tu es folle ! Et mon boulot, au journal ?*

— *Ils ont sûrement une antenne en Bretagne... Tu pourrais t'y faire affecter.*

— *Pour m'occuper des chiens écrasés dans une feuille de chou locale ? Non, merci ! Si je quitte Paris, je ne ferai jamais carrière. »*

Pourtant, Franck devait bien s'avouer que la carrière en question était déjà fort compromise. Du brillant apprenti journaliste que Marion avait rencontré alors qu'ils étudiaient dans la même école, du jeune homme ambitieux à qui tous prédisaient une ascension fulgurante, il ne restait pas grand-chose. Guère plus qu'un écrivillon raté qui, faute d'avoir fait ses preuves à temps, n'accéderait jamais à la fortune ni à la gloire.

Marion avait dû déployer des trésors de diplomatie et de persuasion pour que son mari acceptât de se renseigner sur les opportunités professionnelles que recelait le Morbihan. Et la chance leur avait souri. A Auray, à une trentaine de kilomètres de Quiberon, les *Nouvelles de Bretagne*

recherchaient un collaborateur expérimenté ; il était de notoriété publique que le directeur, proche de la retraite, voulait former un remplaçant.

Le sang du journaliste n'avait fait qu'un tour : à la réflexion, mieux valait être grand chez les petits que petit chez les grands...

Le quotidien régional appartenait au même groupe que *Le Monde Aujourd'hui*, beaucoup plus prestigieux, qui employait Franck jusqu'alors et ne demandait pas mieux que de se débarrasser de lui. Le transfert s'était donc révélé aisé, presque aussi simple qu'une mutation en interne. Le déménagement avait eu lieu au début du printemps. Et à voir la gaieté de Léa qui, sanglée dans son minuscule gilet de sauvetage, tenait la main de son père en riant aux éclats, il y avait tout lieu de s'en féliciter.

Marion observa amoureusement sa petite famille.

Franck et Léa partageaient les mêmes cheveux fins couleur des blés, les mêmes yeux noisette.

Svelte, élancé, les muscles saillants sous une peau bronzée, Franck ressemblait ce jour-là au jeune homme dynamique et spirituel sur lequel elle avait, naguère, jeté son dévolu. Il paraissait plus serein qu'elle ne l'avait vu depuis des mois. Sa frustration professionnelle s'était-elle enfin évanouie ?

Marion haussa les épaules. On verrait bien.

Elle reporta son attention sur la fillette. Depuis leur arrivée, celle-ci n'avait cessé de s'émerveiller de ses découvertes successives. Le sable blond, la mer à perte de vue, les vagues aigue-marine frangées de diamant, les goélands moqueurs, le sifflement de la bouée à l'entrée du port, tout lui était prétexte à s'émouvoir, à piailler de joie en pointant un doigt avide vers ce nouveau miracle.

Comme en écho à ses pensées, la voix chaude de Franck s'éleva derrière elle.

« Tu as eu une idée formidable, chérie. Je ne m'étais pas amusé ainsi depuis que j'étais gosse.

— Quand je pense que tu n'osais pas barrer ce bateau... Ce n'est pas si terrible, n'est-ce pas ?

— Tu avais raison. Ça semble assez facile, finalement. Mais bon, tu sais que l'eau n'est pas mon élément... »

Il prit tendrement Marion dans ses bras, lui déposant un chaste baiser sur la nuque. Les deux époux s'abîmèrent dans la contemplation du panorama qui se déroulait devant eux. Une mouette fendit les cieux avec un cri rauque. On entendait, au loin, le ronflement poussif d'un bateau de pêche.

Les yeux brillants, Franck murmura :

« Tu sais ce que j'aimerais ? Avoir un voilier comme celui-ci. Ça te dirait ? Il se rembrunit aussitôt. Non, évidemment. Ça doit coûter un paquet. On n'a pas les moyens de se l'offrir.

— Si c'est pour naviguer une fois par an, effectivement, il semble que la location soit une solution plus raisonnable, le taquina Marion.

— Enfin quand même... habiter au bord de la mer et ne pas avoir de bateau...

— Que pourrait nous apporter un voilier dont nous ne nous servirions pas ? insista la jeune femme en essayant de dissimuler son irritation naissante. Quel en serait l'intérêt ? A part jeter de l'argent par les fenêtres...

— C'est un minimum, quand on vit ici. Tout le monde... enfin, tous les gens qui comptent, ont un bateau. »

Ça y était, le mot était lâché. Les signes extérieurs de richesse. Les notables. *Les gens qui comptent*. Ceux dont Franck voudrait tant faire partie.

Il n'avait donc toujours pas digéré cet exil en province qui, bien qu'il lui offrît d'indéniables perspectives, sonnait le glas de ses rêves de grandeur.

Excédée, Marion s'abstint de répondre et se détourna.

Un nuage passa devant le soleil, projetant une ombre froide sur son visage.

*Lundi 1<sup>er</sup> septembre*

**2**

Dominig Raphalen s'assit lourdement devant le comptoir. Le brouhaha paresseux des joueurs de belote, rythmé par un fond de musique celtique, arrivait assourdi à ses oreilles. Il se massa les tempes, s'autorisant à gommer enfin de son visage le masque de bonhomie sereine qu'il s'était senti obligé d'arborer au fil de ces heures interminables.

Le psychiatre avait dû faire front, aujourd'hui encore ; lui qui ne parvenait pas un instant à s'abstraire de sa propre tragédie, il avait écouté sans faillir, dans le recueillement, les pauvres confidences de ses patients successifs. Autant de temps passé dans un état second, comme en dehors de son corps, à compatir à des souffrances dont la plupart n'égalaien pas les siennes.



Il était à bout. Physiquement, moralement, nerveusement à bout.

« Bonjour, docteur ! Comme d'habitude ?

— Bonjour, Michel. Oui, merci : un double whisky. »

En s'affairant, le serveur jeta un coup d'œil critique à son interlocuteur.

« Ça va ? Vous avez l'air épuisé.

— Ah bon ? s'enquit Raphalen en s'efforçant de se composer une mine plus joviale. Ma foi, la journée a été bien remplie. Mais bonne, je t'assure. Très bonne. »

Il avait baissé sa garde, une fois de plus. Pensant qu'on ne l'observait pas, il avait laissé la douleur transparaître sur ses traits ravagés. A présent, malgré ses dénégations, il savait que Michel n'allait pas être dupe.

Celui-ci ne put s'empêcher d'observer le praticien avec une sollicitude inquiète pendant qu'il déposait un verre devant lui.

« Si vous avez besoin de quoi que ce soit... », murmura-t-il en se redressant.

Cette phrase voulait dire beaucoup. Sous un verni courtoisement professionnel, elle dissimulait toute la sympathie que Michel portait à Raphalen, et la profonde tristesse qu'il ressentait pour lui.

Le psychiatre avait commencé à fréquenter le *Café des Pêcheurs* après son divorce, quand il avait aménagé les combles de son cabinet, quelques rues plus loin, pour les rendre habitables. La mélancolie, alors, l'avait parfois amené à venir chercher ici un peu de chaleur humaine.

Et puis, trois mois auparavant, il y avait eu la mort de son unique enfant. Une leucémie foudroyante, qui avait terrassé le père en même temps qu'elle emportait la fille.

Jamais Dominig Raphalen ne se remettrait de cette épreuve.

Depuis, pour noyer son chagrin autant que pour échapper à une solitude désormais intolérable, il

avait érigé en habitude quotidienne cette visite à son bistrot de prédilection et cette discussion à bâtons rompus avec Michel Le Goater. Et ces deux enfants du pays, le jeune serveur et le psychiatre cinquantenaire, avaient construit au fil des semaines une singulière relation d'amitié pudique et de respect mutuel.

Raphalen vida son verre d'un trait puis le considéra d'un œil absent. *Déjà*. Il n'avait rien senti. L'accoutumance aidant, le whisky n'avait plus le pouvoir de lui brûler la gorge, de lui faire monter les larmes aux yeux, d'envelopper son esprit, dès les premières secondes, dans les limbes d'un oubli bienheureux.

« Tu m'en sers un autre ? »

Le psychiatre crut que le garçon allait se permettre un conseil, mais il s'abstint : l'entrée d'un client l'avait interrompu dans son élan.

A l'ouverture de la porte, le carillon tinta. Les clameurs de la ruelle et du port de commerce

s'engouffrèrent dans la salle enfumée ; une odeur mouillée, bleu vert, d'océan et de criée se mêla un instant aux haleines des buveurs épaissies par l'alcool.

Une voix moqueuse s'éleva derrière Raphalen.

« Eh bien, cher confrère, n'est-il pas un peu tôt pour ça ? On ne m'avait donc pas menti... »

Dominig se retourna.

*Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ?*  
s'interrogea-t-il avec humeur. *Il ne manquait plus que lui !*

« Bonsoir, Richard », lança-t-il d'un ton sec.

Raphalen avait en face de lui la seule personne au monde dont il aurait pu dire, s'il lui était resté suffisamment d'énergie pour détester quelqu'un, qu'elle était son ennemi : Richard Labérie, distingué psychiatre à la soixantaine grisonnante et au sourire carnassier.

Labérie avait exercé à Paris, à Londres puis aux Etats-Unis, où il avait achevé de faire fortune.

Ensuite, une dizaine d'années plus tôt, son compte en banque étant bien garni et lui-même n'ayant plus rien à prouver, il s'était mis en tête de trouver une niche reposante et pourtant lucrative pour couler de manière plaisante les derniers moments de sa carrière. Un endroit agréable et tranquille, où il pourrait profiter en toute quiétude d'une clientèle rémunératrice en admiration devant l'éminent spécialiste qui daignait venir jusqu'à elle pour lui prêter une oreille attentive.

Il avait eu l'idée de s'installer à Quiberon : sans un seul concurrent à la ronde, il bénéficierait d'un monopole sur la population locale, riche et désœuvrée.

*« Une vraie manne de fric, et la douceur de vivre en prime ! se vantait-il auprès de qui voulait l'entendre. Ma sommaire étude de marché s'est révélée particulièrement visionnaire : à peine avais-je posé ma plaque que les clients faisaient la queue devant la boutique ! Toutes les bourgeoises du coin, toutes les mémères névrosées, tous les gamins*

*boutonneux, rêvaient de se faire examiner le cerveau par une célébrité. »*

Rapidement, les patients s'étaient déplacés depuis Carnac, puis d'Auray et de Vannes quand ce n'était pas, pour certains, d'aussi loin que Rennes.

*« Vous imaginez combien je me suis réjoui, au début. »*

Mais, plus tard, lorsque au terme de deux décennies de labeur Dominig Raphalen avait lui aussi eu engrangé assez d'expérience et d'argent pour s'établir à son compte, il avait à son tour jeté son dévolu sur la presqu'île. Car c'était là qu'il était né et qu'il avait grandi, là que se trouvaient ses racines.

Et il avait, alors, fait de l'ombre à Richard Labérie.

Le travail ne manquait pas, au point que les deux praticiens se voyaient contraints de refuser des patients. Pourtant, Labérie avait toujours accusé son confrère de lui ôter le pain de la bouche : seule une

pénurie soigneusement organisée lui permettait de faire grimper les prix, en réclamant des honoraires époustouflants dont tout autre que lui n'aurait pu que rougir.

Aussi, depuis l'arrivée du gêneur, le cupide psychiatre s'était-il évertué à imaginer les uns après les autres les moyens les plus déloyaux pour le faire déguerpir.

Mais Raphalen avait tenu bon, jusqu'à présent. D'autant que sa notoriété avait crû pour atteindre, si ce n'est dépasser, celle de son homologue. Il était même devenu l'expert psychiatre auquel la police faisait appel préférentiellement en cas de besoin – à la grande humiliation de Labérie à qui cet honneur était auparavant réservé.

Pour l'heure, celui-ci se tenait devant son rival, les lèvres élargies en un sourire que démentait l'impitoyable éclat de ses yeux glacés.

« Resservez-nous une tournée, jeune homme, ordonna-t-il. Je crois que mon honorable confrère n'en est pas à une près ! »

Michel Le Goater obtempéra ; puis, embarrassé, il s'éloigna discrètement.

« Je peux m'asseoir ? Merci. Labérie eut une moue ironique. Je suis ravi de te trouver ici. A plus d'un titre, d'ailleurs, tu vas voir. »

Dominig Raphalen avala trois gorgées de whisky avant de reposer précipitamment son verre.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'amène, exactement ? » interrogea-t-il, ennuyé par cette intrusion tout autant que par l'idée d'avoir été surpris se livrant à ce qui s'apparentait fort à une petite faiblesse.

Ou peut-être, il devait bien l'avouer, à la naissance d'un vice – car les journées du psychiatre se voyaient de plus en plus souvent rythmées par un verre entre chaque patient.



« Ce qui m'amène ? Mais le plaisir de discuter avec toi. Et aussi celui de t'exposer certains de mes projets d'avenir. J'ai pensé que tu aimerais en être le premier informé. »

Il aurait été incorrect d'éconduire Labérie, qui avait bien le droit de venir étancher sa soif dans un lieu public. Et pourtant, un signal d'alarme vrillait le cerveau maintenant embrumé de Dominig Raphalen.

*Il mijote quelque chose, c'est sûr*, se dit-il en crispant les doigts sur le bois rugueux du comptoir.

« Vois-tu, j'envisage sérieusement de m'agrandir.

— Félicitations, répondit Raphalen prudemment.

— Je compte salarier un ou deux jeunes psychiatres pas trop gourmands, qui se chargeront de l'essentiel du boulot pour moi. De mon côté, je n'aurai qu'à superviser, en conservant quelques clients stratégiques. » Il baissa le ton et se pencha en avant. « Je garderai seulement les pigeons nécessaires à ma réputation et à mon portefeuille :

un moyen de faire rentrer l'argent tout seul, en demeurant l'éminent spécialiste que nous connaissons tous !

— Ma foi, ça m'a l'air... très intéressant, prétendit Raphalen en réprimant une moue écœurée. Très rentable. Oui, je suppose que ça te conviendrait bien. »

Avec la mine triomphante de qui s'apprête à jouir de la réaction de son auditoire, Richard laissa tomber :

« Cependant, évidemment, je vais avoir besoin de ton aide. »

Raphalen eut une hésitation. Les paumes moites, il acheva ce qui restait de sa boisson.

*Qu'est-ce qu'il me veut, nom d'un chien ?*

Il aurait bien commandé un verre supplémentaire, mais il n'osa pas. Il devait garder la tête froide. Et ne pas donner prise à de nouveaux commentaires quant à sa consommation d'alcool.

« Moi ? En quoi puis-je t'être utile ?

— Note que cela n'a rien de personnel. Simplement... j'ai besoin de ta clientèle, c'est tout. Alors, tu serais gentil de prendre une retraite anticipée. A moins que tu ne préfères quitter la presqu'île. Aller jouer à l'empêcheur de tourner en rond loin d'ici. »

Labérie savoura son effet. Son souffre-douleur était devenu livide. *Mais que raconte-t-il, ce fou ? Qu'est-ce qu'il a encore inventé ?* Essayant de paraître plus assuré qu'il ne l'était réellement, Raphalen émit un rire faussement léger :

« Et comment comptes-tu me persuader de faire une chose pareille ? »

L'interpellé ne répondit pas ; sans mot dire, il fixait ostensiblement les mains de son collègue.

Trop concentré sur ses pitoyables tentatives pour dissimuler l'expression de son visage, Dominig Raphalen en avait omis de discipliner ses mains révélatrices. Un frémissement convulsif les agitait.

Des vibrations trépidantes. Spasme. Saccade. Soubresaut.

Soudain conscientes de l'attention malsaine et amusée qu'on leur portait, elles tentèrent d'interrompre leur chorégraphie anarchique. Mais, déjà, les trémulations reprenaient. Irrépressibles. Pathologiques. Ce jour-là décuplées par la tension ambiante, peut-être, mais manifestement dues à une cause plus profonde.

« Tu vois ce que je veux dire ? Il va bien falloir que tu renonces à t'occuper de tous tes paranoïaques, névrosés et suicidaires. Et moi, je te rachète ta clientèle. Pour ce qu'elle vaut, évidemment... que dirais-tu du franc symbolique ? Note que je te rends un fier service. Combien de temps crois-tu que tes patients auraient ignoré ton penchant pour la bouteille ? Penses-tu vraiment que tu aurais pu t'en sortir sans y laisser des plumes ?

« Quand tes mains trembleront tellement que tu n'arriveras plus à noter les histoires salaces que te

déblatèrent tes débiles mentaux... Quand tu ne pourras plus tenir même une heure sans t'enfiler une rasade, que les symptômes du manque se liront en toi comme dans un livre ouvert... Quand ton haleine empestera le whisky... Comment réagiront tes vieilles filles bien élevées, tes bourgeoises coincées, tes jeunes cadres dynamiques parfaits sous tous rapports ? »

Raphalen n'écoutait plus. La gorge sèche, il déglutit péniblement. *Je boirais bien quelque chose. J'ai besoin de boire quelque chose.* Et, dans un élan de rage : *que ce salopard sorte d'ici avant que je fasse un malheur !*

Imperturbable, l'escroc concluait avec une délectation manifeste :

« Je vais seulement te permettre d'arrêter pendant que tu es au sommet de ta gloire. T'éviter les affres d'une déchéance inéluctable. Alors, tu ne me dis pas merci ?

— Ecoute, je... j'ai peut-être un peu abusé ces derniers temps, mais... J'étais surmené, c'est tout. Enfin non... Tu n'ignores pas que... La mort de ma fille.... C'est trop récent.

« Mais ça va passer. Je ne m'en étais pas vraiment aperçu... ce n'est pas important. Je vais faire un effort...

— Non, mon vieux. Tu n'as pas bien saisi. J'ai besoin de ta clientèle, et je sais comment l'obtenir. J'ai suffisamment d'influence pour te faire radier de l'ordre en dénonçant tes penchants... Oh, juste le temps que tu te prêtes à une bonne cure de désintoxication – mais quand tu en reviendras, bien sûr, tes patients ne seront plus au rendez-vous. Qui voudrait se faire soigner par un ivrogne notoire ? »

Posant son verre vide sous le nez de Raphalen comme pour le narguer, il se leva.

« Bon, assez perdu de temps. Réfléchis donc à tout ça : je t'amènerai des papiers à signer la semaine prochaine. Tchao ! »

Il salua d'un petit geste insultant de la main, puis, ravi et insouciant, s'éloigna à grandes enjambées.

Peut-être eût-il été mieux inspiré de se retourner une dernière fois vers la victime de son chantage et de remarquer combien ses yeux, vibrants de haine et de rancœur, s'assombrissaient comme ciel en orage.

**3**

Malgré les folles broussailles qui le dissimulaient aux regards, Julien, rendu vigilant par les avertissements de Marion, dénicha sans trop de difficultés l'embranchement qui bifurquait vers Ti Bihan. Il ralentit avant de s'engager dans l'impasse tortueuse.

Bientôt, secouée par les cahots de la route en dépit de sa vitesse réduite, la puissante voiture de location dépassait deux bâtisses aux volets clos, déjà désertées par leurs propriétaires parisiens. Quelques centaines de mètres plus loin, au détour d'un bosquet de genêts moribonds qui, à cette époque de l'année, n'exhalait plus qu'une fragrance subtile, Ti Bihan se découpa enfin sur le soleil couchant.

Marion n'avait pas menti.



D'une grâce inimitable, la maisonnette aux volets bleus et son jardin lilliputien surplombaient un cadre grandiose. A gauche, un sentier sinueux dégringolait vers la ville et son immense plage de sable fin. A droite, un bouquet d'arbres rabougris, squelettes fantomatiques, semblait figé en une fuite perpétuelle devant la furie des vents ; puis plus rien, rien que la côte sauvage et la lande mariant leurs charmes à l'infini.

Julien imaginait aisément l'étendue d'herbe rase telle que son amie la lui avait décrite, au printemps : piquée de matricaire et d'œillets minuscules, tapissée d'armérie maritime, embaumant l'odeur sucrée du casse pierre, du liseron des dunes.

En contrebas, vague après vague, l'océan venait mourir sur les récifs avec un grondement rageur. Tout d'ocres et d'orangés vêtu, l'horizon s'embrasait lentement dans les lueurs du soir.

Julien gara son véhicule devant le portail. Le ronronnement du moteur se tut. En continuant

d'admirer Ti Bihan dont les murs de granit flamboyaient en reflétant les couleurs vespérales, l'arrivant descendit de voiture et s'étira avec délices.

Aussi brun – ténébreux, disait Marion du temps où elle était éperdument amoureuse de lui – que Franck était blond, le jeune homme, pour le reste, lui ressemblait en tous points. Grands, athlétiques, bronzés, tous deux étaient journalistes ; avant que Franck eût demandé son affectation en province, ils avaient travaillé pour le même quotidien, où Julien connaissait à présent le succès dont son collègue n'avait pu que rêver. Tous deux avaient effectué leurs études dans la même école, au sein de la promotion dont Marion faisait également partie.

Et la similitude ne s'arrêtait pas là, puisque tous deux avaient à l'époque, l'un après l'autre, fait chavirer le cœur de la jeune femme.

Malgré lui, Julien soupira. Il était encore célibataire, et sans enfant. Pourtant, le désir d'indépendance et de liberté qu'il cultivait à

l'université s'était estompé peu à peu. Les voyages, les filles d'un soir, les reportages palpitants mais risqués, l'adrénaline en fait, ne parvenaient plus à compenser ce qui ressemblait de plus en plus à un sentiment de solitude.

Il sentit poindre une bouffée de regrets. Ses amis, eux, étaient mariés et douillettement installés dans un endroit de rêve ; ils avaient Léa, à qui prodiguer leur affection. Et puis, les années s'écoulant, Julien devait bien constater qu'aucune femme depuis Marion ne s'était avérée aussi aimante, vivante, attachante, qu'elle-même avait pu l'être. Avec tout ce qui était arrivé récemment au jeune homme, une existence calme et équilibrée, aux côtés d'une épouse tendre et généreuse, ne lui aurait pas déplu.

Avec le recul, il attribuait à Marion d'innombrables qualités.

*Cependant...*

Il haussa les épaules, philosophe.

A l'école, c'est lui qui s'était refusé à elle. Au grand désespoir de la jeune femme qui, alors, l'aurait suivi jusqu'au bout du monde. Mais il n'était pas prêt pour une liaison sérieuse ; il préférait papillonner de çà, de là, butiner des filles moins enflammées, à la passion moins exigeante.

Il avait décidé de jouer la carte du meilleur copain, du grand frère. Marion et lui avaient été inséparables, ils avaient ri ensemble, s'étaient mutuellement soutenus dans l'adversité. Il avait séché les larmes qu'elle versait, tantôt sur son amour impossible, tantôt sur le douloureux passé dont elle parlait si peu. Parfois, par pitié ou par désœuvrement, il lui avait même ouvert les bras l'espace d'une semaine, d'une nuit ou d'une heure. Elle gravement, lui avec légèreté, ils s'étaient offert de fugitives soirées de plaisir, sublimes et étoilées pour elle, teintées d'un remords coupable pour lui.

Ils avaient ainsi entretenu une relation d'amitié trouble et ambiguë, mais jamais, au grand jamais, Julien ne lui avait rendu son amour. Il s'était même

réjoui quand Franck, à l'issue d'une cour assidue, avait fini par séduire la jeune femme.

Avait-il eu tort ?

Le jeune homme s'ébroua, cherchant à chasser ces pensées nostalgiques dont il était si peu coutumier.

*Que t'arrive-t-il, mon vieux ? Tu dérailles complètement ! L'herbe est plus verte dans le pré du voisin, c'est ça ?*

Et, toussotant pour affermir sa voix en prévision des retrouvailles, il frappa à la porte de Ti Bihan.

Les trois amis dînèrent sur la terrasse. Léa était couchée quand la nuit tomba tout à fait et que les phares de la Teignouse et plus loin, sur Belle-Île, de Kerdonis et des Poulains, commencèrent à balayer l'alentour de leurs faisceaux rassurants.

C'était une de ces rares soirées dont rien, pas même la plus légère brise, ne troublait la quiétude. Il faisait bon écouter le silence, presque palpable, de la mer endormie et des pins qui ne mugissaient plus sous les assauts d'Eole.

Marion alluma deux bougies pour éclairer la table. Les flammes s'élevèrent, leurs reflets dansant gaiement dans la chevelure de la jeune femme ; Julien vit ses prunelles rieuses prendre un ton plus intense, presque émeraude. Il détourna le regard.

S'adressant à Franck, il commenta :

« Vous êtes rudement bien installés !

— Ouais... grimaça l'interpellé. Ce n'est pas grand, mais Marion aime beaucoup. Elle a sûrement raison. »

La jeune femme se raidit imperceptiblement, sur la défensive.